



...par Sinisha Kashawelski

A première vue, nous avons une opposition entre le masculin et le féminin. La femme est super désirable, d'autant plus qu'elle écarte les cuisses, même si le fond en est voilé par une sympathique dentelle dont les trous sont autant de rappels visibles de ce qui est caché. Un œuf peut en tomber et se casser. Pour le point de vue masculin, c'est ce qui peut arriver de mieux : ainsi, elle ne tombe pas enceinte. Pour le point de vue féminin, c'est un regret d'autant plus douloureux qu'il est mensuel.

Elle n'en continue pas moins de présenter la pomme à Adam, représenté ici sous la forme d'un coq. Être désirable donne un certain pouvoir, la beauté mise en valeur permettant de voiler la castration qui toujours menace, y compris sous la forme de l'œuf cassé. Ainsi, il y a moyen de mener les hommes par le bout du nez. Quand je dis du nez, c'est un euphémisme voulu par la formule. Le coq va-t-il se laisser séduire ? sans nul doute. Il s'envoie déjà en l'air, à l'imitation de la pomme qui lévite dans la main de la donzelle. C'est son pouvoir à elle, de susciter la lévitation de certains organes. Je ne connais pas la langue de l'auteure, m'enfin, en français, coq, c'est explicite. Ça pourrait laisser penser qu'il est aussi le petit oiseau qui s'est échappé d'entre ses cuisses.

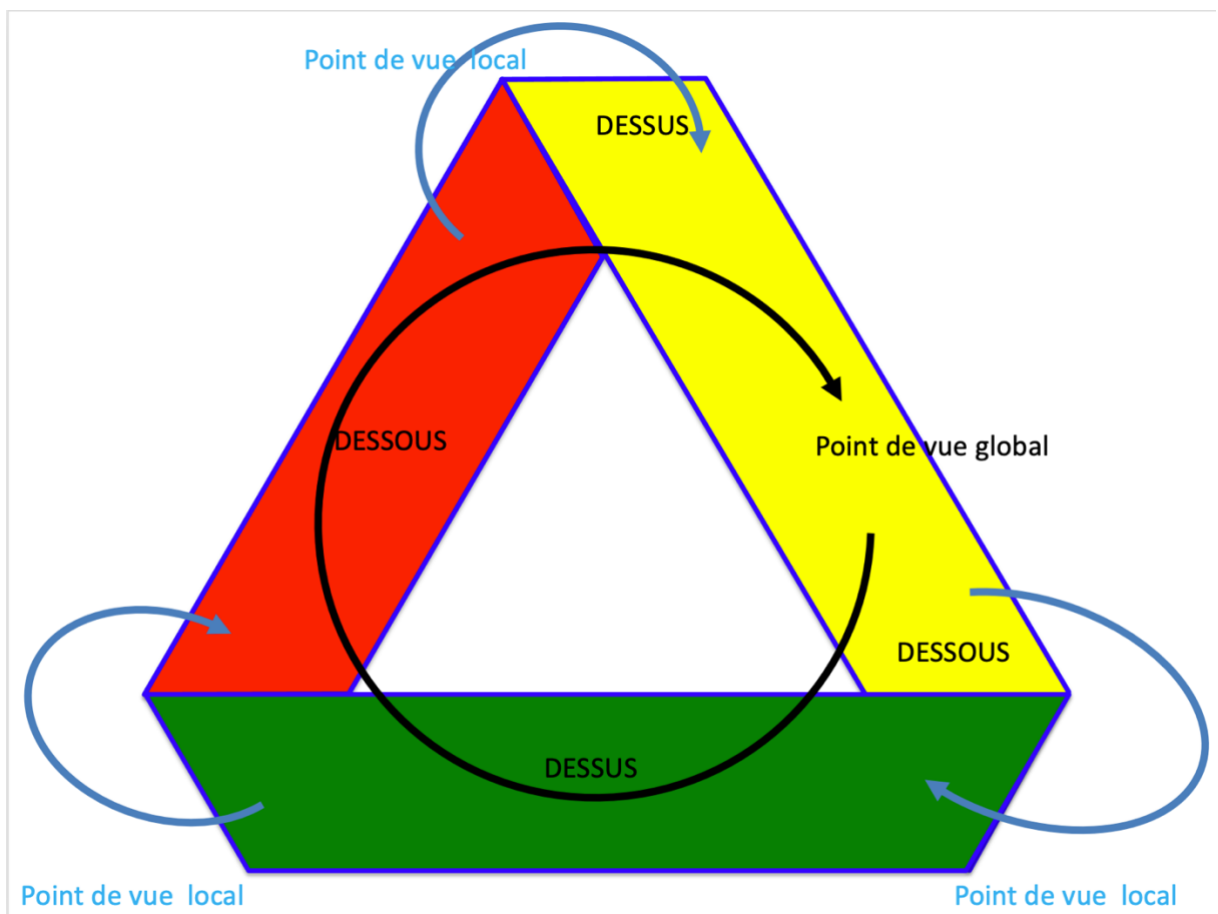
Je parlais de beauté ; il est vrai que l'esthétique comme telle est ici mise en représentation : le tableau, posé là comme un simple fond verdâtre s'avère le principal personnage. Il rappelle que nous sommes en présence d'un tableau, puisqu'il met dans le tableau ce qu'on observe depuis le dehors : un tableau. Une jambe de la donzelle s'y estompe, comme pour rappeler qu'elle en surgit, du tableau, qu'elle n'est que représentation, toile tendue sur le cadre de la différence des sexes.

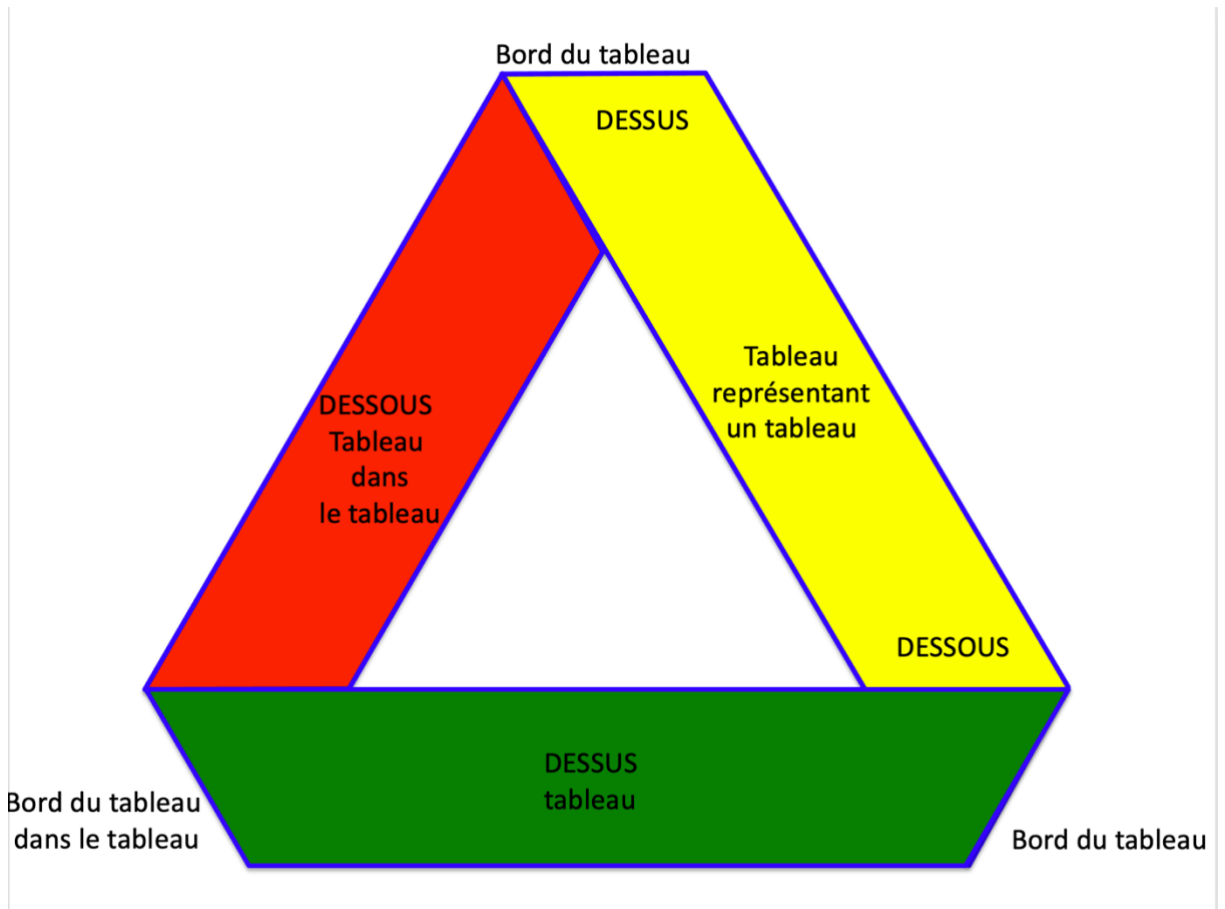
Le coq lui-même se débat dans son ambiguïté entre réalité et représentation, ici représentation première (dans le tableau) et représentation seconde (dans le tableau qui est peint dans le tableau). En haut, sa crête dépasse le bord du tableau, nous donnant un indice de sa réalité (son appartenance à la représentation première). En bas, les coulures de ses plumes ne

laissent pas de doute sur sa réalité de représentation (couché dans la représentation seconde, pas finie en plus !). À cela s'ajoute, entre les deux, ce jet de peinture verte surgie, soit du fond du tableau, vert comme lui, soit de la pomme, ce qu'indique sa direction. La pauvre bête a été touchée au cœur par les charmes de la belle, symbolisés par la pomme. Quand je dis le cœur, c'est en prenant le sens premier de cette éclaboussure, le sens inverse laissant plutôt penser à une giclée de liqueur séminale. Du coup, la pomme prend un sens nettement plus trivial, restituant à celle d'Eve son sens premier, éminemment sexuel.

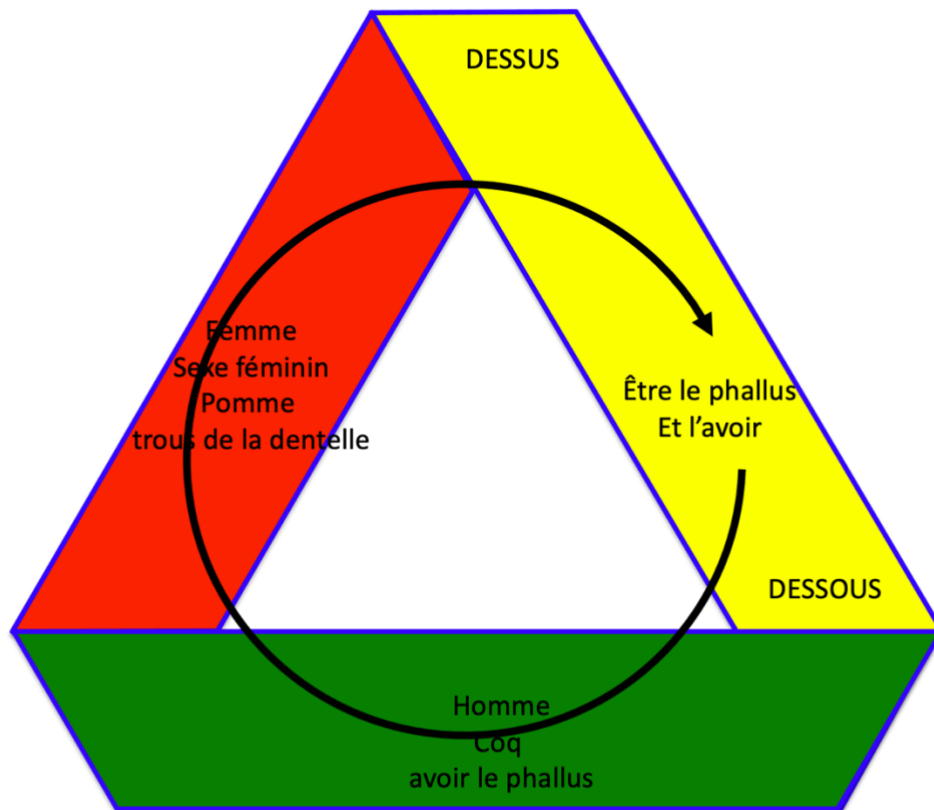
Le tableau lui-même, je veux dire, le tableau dans le tableau, la représentation qui dépeint la représentation, par ses jets de peinture verte dans le bas, déborde dans la réalité représentée du premier tableau et, par un coin estompé en haut à gauche, laisse entrer la réalité représentée du premier tableau dans la représentation du second. Bref, cet ensemble se représente comme une bande de Moebius qui, de n'avoir qu'en face, le premier tableau que nous contemplons, en a néanmoins une deuxième, le tableau dans le tableau. Les bords de ce dernier forcent en nous point de vue local, le latéral sur une bande de Mœbius, par lequel pouvons passer d'une face à l'autre en franchissant un bord. Ça n'empêche que tout cela se passe dans le point de vue global, celui du « premier » tableau, celui dont nous oublions les bords car ils ne sont pas représentés : la peinture s'arrête, c'est tout. Bien sûr, c'est un bord aussi, mais nous n'avons pas l'idée d'en discuter car il ne fait pas partie du tableau comme le bord du tableau dans le tableau. C'est un bord en quelque sorte « inconscient », qui nous fait toucher du doigt ce qu'est l'inconscient, que tout le contenu du tableau représente aussi, pourtant.

Ce qui m'amène à concevoir la différence des sexes comme une bande de Moebius avec un point de vue local : c'est tranchant, ça fait bord entre les deux, avec un : ici il y a et un : là, il n'y a pas, et un point de vue global l'un se poursuit dans l'autre sans franchir de bord.





Ce qui me conduit à penser, sans courbettes, la différence de sexes comme origine du monde en tant que source de la représentation. Ici il y a, et finalement c'est aussi une représentation, même si elle se trouve dans la réalité et là, il n'y a pas, et c'est une pure représentation puisque ce n'est pas dans la réalité, ce qui amène néanmoins à douter de sa possible présence dans la réalité. Pour être explicite, car je m'aperçois que je ne l'ai pas nommé jusqu'à présent, je parle du phallus, bien sûr. Et l'option « ça pourrait ne pas être là dans la réalité », c'est l'angoisse de castration, l'œuf cassé, dont on voit ici qu'elle n'est autre qu'effet de la représentation. D'où les douleurs de règles qui sont comme autant de castrations mensuelles.



C'est ce que Lacan a loupé dans « La lettre volée », où, avec justesse, il fait référence au fort-da, sans qu'il ne lui vienne à l'idée que c'est aussi la rupture-continuité de l'anatomie humaine qui est aussi en représentation dans ce jeu d'enfant. Remarquez, ce n'était pas venu à l'idée de Freud non plus. Ça fait comprendre pourquoi Lacan a fait dériver la psychanalyse sur un plan linguistique, où le phallus est remplacé par l'objet a ou par la Chose. L'objet perdu n'est plus anatomique, le phallus, il émerge au réel, inaugurant la différence entre réel et représentation. Alors que c'est bien de la différence des sexes dont il s'agit, dans un conflit qui se passe en totalité dans le symbolique, ne faisant nulle part intervenir le réel comme le montre magistralement cette toile, avec cette représentation au cœur de la représentation : pour ce qui nous importe, rien n'échappe à la patte du symbolique.

vendredi 11 juin 2021